

# Notes sur l'artillerie aux dernières manœuvres de corps d'armée

Autor(en): **Picot, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **47 (1902)**

Heft 11

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338025>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVII<sup>e</sup> Année.

N<sup>o</sup> 11.

Novembre 1902.

## SOMMAIRE

*L'artillerie aux dernières manœuvres de corps d'armée. — Passage de cours d'eau à la nage dans la cavalerie suisse. — Les manœuvres impériales autrichiennes. — Les mitrailleuses dans l'armée allemande. — Dans l'artillerie. — Tir de combat d'une compagnie d'infanterie. — Chroniques. — Informations. — Bibliographie.*

## NOTES SUR L'ARTILLERIE

AUX

### DERNIÈRES MANŒUVRES DE CORPS D'ARMÉE

La tâche de l'officier qui suit des manœuvres sans avoir de commandement à exercer est une tâche facile. Connaissant, dans leurs grandes lignes tout au moins, les instructions et les ordres donnés aux partis en présence, sans préoccupation et sans responsabilité, il lui est aisé de voir et de noter les fautes ou erreurs commises par les commandants des troupes qu'il suit plus spécialement et il est volontiers porté à exagérer la critique toutes les fois qu'il surprend un mouvement incorrect ou une erreur tactique. Un peu de réflexion, et surtout le souvenir des difficultés qu'il a eu à surmonter lorsqu'il était lui-même sous les armes et à la tête du corps qu'il avait à commander dans des circonstances semblables, le ramènent nécessairement à un sentiment d'indulgence pour

ce qu'il peut considérer comme défectueux dans les mouvements des troupes qu'il observe. De ce qu'une opération militaire ne paraît pas exécutée conformément aux prescriptions du règlement ou aux enseignements de la tactique, il ne résulte point nécessairement qu'elle soit critiquable, car les circonstances qui ont pu motiver cette dérogation aux principes sont trop complexes pour qu'on puisse d'emblée dire qu'elle constitue une faute ; les données du problème qui paraît insuffisamment résolu, peuvent être, pour partie tout au moins, inconnues de celui qui en critique la solution.

Invité à communiquer aux lecteurs de cette revue mes observations sur le rôle joué par l'artillerie pendant les dernières manœuvres de corps, je prie mes camarades de ne point se formaliser des critiques que je pourrai être appelé à formuler sur telle ou telle opération ou tel ou tel mouvement. Je n'ai pas la prétention d'en savoir plus long qu'eux dans ce domaine de la direction des batteries au combat, et suis prêt à reconnaître que, dans les mêmes circonstances, je n'aurais pas fait mieux, sinon même aussi bien.

Le rôle d'un chef d'unité d'artillerie est loin d'être facile aux manœuvres. L'artillerie n'est en effet qu'une arme auxiliaire, et la position subordonnée qui est généralement celle d'un commandant de groupe ou de régiment, ne lui laisse qu'une part d'initiative assez restreinte. Dans la généralité des cas, les positions à occuper sont en quelque sorte dictées par les ordres reçus et par le terrain, et le rôle de l'officier supérieur d'artillerie est, au début de la manœuvre, limité au seul choix du moment et du mode d'occupation de la position. Son rôle peut s'élargir plus tard, alors qu'il aura peut-être à décider par lui-même, soit un mouvement en avant, soit un mouvement de retraite. Mais il est difficile au critique de savoir discerner dans quelle mesure les dispositions prises sont le fait de l'artilleur ou celles du supérieur auquel il est adjoint.

Dans ces notes, nous nous en tiendrons à l'étude des trois derniers jours de manœuvres, soit à celle du dernier jour de manœuvres de division contre division et à celle des deux jours de manœuvres du IV<sup>e</sup> corps contre une division combinée. Ce n'est pas que les jours précédents n'aient présenté aucun intérêt au point de vue de l'artillerie, mais cet intérêt a été cependant moindre, et les observations faites se sont reproduites les jours suivants et y trouveront tout naturellement leur place.

### Manœuvre du 13 septembre.

La IV<sup>e</sup> division (corps blanc) avait l'ordre d'occuper dès 7 heures du matin une position d'arrière-garde à Suhr, du ruisseau de la Suhr à la lisière de la forêt ouest de Gonhard, d'où elle devait protéger la retraite de son armée principale qui passait l'Aar à Aarau.

La VIII<sup>e</sup> division (corps rouge) qui avait passé la nuit du 12 au 13 septembre dans la région de Reinach, vallée de la Wynen, avait comme tâche de déloger le corps blanc de sa position de Suhr, et, si possible, de le couper de sa ligne de retraite sur Aarau. L'artillerie de corps (régiment 12) était adjointe à ce corps rouge. La IV<sup>e</sup> division ne disposait donc que de son artillerie divisionnaire, et de bonne heure le matin celle-ci occupait la hauteur immédiatement à l'ouest de Suhr, un groupe au sommet de la colline, à la lisière de la forêt qui en couvre le versant nord, l'autre sur le versant est, au-dessus du village. Le champ de tir dont disposait cette artillerie était fort beau, car elle enfilait dans sa longueur la vallée de la Wynen et battait à bonne distance la lisière des forêts qui couvrent les hauteurs et s'arrêtent au bas des pentes, soit à l'est, soit au sud ; le fond de la vallée est formé de prairies, laissant partout un libre champ à la vue et traversé par de petites rivières difficiles à franchir. Malgré les avantages que lui donnait sa situation dominante, la position de l'artillerie blanche n'était pas très enviable, surtout celle des batteries inférieures, placées sur une pente très raide ; elles avaient dû, soit pour se protéger, soit même pour pouvoir se maintenir sur ce terrain si incliné, se creuser des emplacements de pièces. Ce travail n'a guère pu être que marqué, mais il appelle néanmoins quelques réflexions. Le tir aurait été difficile dans ces emplacements, car le recul des pièces aurait ramené celles-ci contre le talus de la colline et la flèche de l'affût s'y serait enfoncée après chaque coup ; la manœuvre pour ramener la pièce en avant eût été longue et pénible. La retraite sous le feu de l'ennemi eût été singulièrement compliquée, car les pièces ne pouvaient être sorties de la cuvette qu'on leur avait creusée qu'avec l'aide de la prolonge et le feu ennemi eût été d'un réglage singulièrement facile sur ces pièces placées à mi-hauteur d'une pente dénudée.

Les batteries supérieures placées à la lisière de la forêt n'a-

vaient pas de protection artificielle, mais elles avaient cet avantage de pouvoir disparaître quand elles le voudraient, en se retirant sur le versant nord de la colline par des chemins de colonnes supposés, pratiqués dans la forêt. Les positions occupées par ce régiment étaient la conséquence des dispositions générales et de la tâche données à la IV<sup>e</sup> division. Sa situation en face d'une artillerie très supérieure en nombre était difficile et ingrate; il nous a paru intéressant de la décrire comme un exemple d'un cas où l'artillerie aurait à se sacrifier, au moins partiellement, pour assurer le succès d'une retraite.

Passons maintenant à l'artillerie du corps rouge. Le commandant de la VIII<sup>e</sup> division avait décidé de ne faire sur le front de la position de Suhr qu'une attaque démonstrative et de déborder l'aile gauche ennemie par une attaque qui devait lui couper la retraite sur Aarau; cette tâche incombait surtout à l'infanterie. L'artillerie de corps avec ses six batteries a suivi partiellement ce mouvement en prenant position sur les hauteurs de Gränichen-Vorstadt, position dominante, d'où elle pouvait facilement canonner toute la position de Suhr; ce mouvement a été, de l'avis de ceux qui ont pu le suivre, l'objet d'éloges pour la rapidité et la correction avec lesquelles il a été exécuté malgré une pluie diluvienne et des chemins de montagne ardues et défoncés.

Quant à l'artillerie divisionnaire, elle a pris position dans la plaine, au débouché de la vallée de la Wynen dans celle de la Suhr, dans des conditions sur lesquelles on nous permettra de nous arrêter quelques instants.

Une première batterie est venue se placer au sud-ouest du village de Gränichen et a, de là, ouvert le feu; peu après, on a pu voir deux batteries défiler au trot, en colonne par voitures, immédiatement derrière cette première batterie, puis, faire colonne à droite, suivre, toujours aux vues de l'ennemi, la lisière de la forêt, pour prendre position dans la plaine, au pied de la colline qui forme saillant entre les deux vallées; tout ce mouvement, qui a exigé de huit à dix minutes et pouvait être observé dans tous ses détails de la position d'artillerie de Suhr, a été mené très correctement au point de vue purement manœuvrier; les pièces avançaient en colonne bien serrée, à des allures très vives, et la mise en batterie a été faite rapidement et en bon ordre; mais au point de vue tactique, elle prête à plusieurs observations.



En premier lieu, une marche de flanc derrière une batterie au feu contre laquelle on doit supposer que le tir de l'ennemi est déjà réglé, doit être, autant que possible, évitée; l'ennemi n'a, en effet, qu'à relever légèrement sa trajectoire pour atteindre sûrement cette colonne et lui causer des pertes irréparables en personnel et en chevaux.

En second lieu, un ennemi doué d'une intelligence moyenne a dû deviner, à la seule apparition de ces batteries, la route qu'elles allaient suivre et la position qu'elles allaient occuper; il a donc pu prendre ses mesures pour les atteindre au moment où elles se mettraient en batterie; la distance n'étant guère que de 1300 mètres, c'eût été une tâche facile pour lui que d'empêcher la réussite du mouvement.

Enfin, et en dernier lieu, la position prise par ces batteries n'était pas à plus de 800 mètres du talus du chemin de fer; or, derrière ce talus, s'était abritée une épaisse ligne d'infanterie blanche, dont le feu eût suffi à rendre intenable la position des dites batteries.

On peut invoquer, pour justifier ce mouvement que je suis tenté de qualifier de téméraire, le fait que l'artillerie de Suhr était, à ce moment, trop occupée à répondre à l'artillerie de corps, placée à Vorstadt, pour pouvoir diriger tout son feu sur de nouvelles batteries dans la plaine; cela peut se soutenir en quelque mesure, mais je n'en estime pas moins que le mouvement n'eût pu être exécuté en réalité, ne fût-ce qu'à cause du feu de l'infanterie.

J'estime aussi, que ce mouvement, si brillant à contempler, était d'une témérité inutile. La division rouge était encore, au moment où il a été exécuté, loin d'avoir terminé le mouvement enveloppant qu'elle avait entrepris sur la gauche de la division blanche; il ne s'agissait encore pour elle que de retenir l'ennemi dans sa position par une attaque purement démonstrative sur son front, elle n'avait ni les moyens ni l'intention de pousser à fond cette attaque; il était donc inutile d'y engager des batteries dans une situation où elles ne pouvaient remporter aucun avantage sérieux et où elles couraient de gros risques.

A propos de cette manœuvre, il nous sera permis de quitter un moment le terrain des faits concrets pour nous demander quelle aurait été la situation, si la position de Suhr avait été occupée, non par des pièces de notre matériel actuel, mais

par des pièces à tir rapide comme celles que possèdent déjà plusieurs armées étrangères. C'est une question d'ordre théorique, puisqu'elle ne se posait point cet automne où l'on cherchait à côtoyer la réalité autant que possible; mais il n'est pas inutile de se poser de semblables questions, car en guerre les qualités afférentes au nouveau matériel ne seraient probablement plus une hypothèse, mais bien une dure réalité pour nous. Nous comprenons que dans les manœuvres on ne fasse pas des suppositions semblables, mais peut-être le moment serait-il venu de les aborder dans nos cours tactiques et nos écoles centrales, où tout est supposition et où il n'y aurait pas grand inconvénient à ajouter cette hypothèse à toutes les autres.

Mais revenons à notre question. Devant un matériel à tir rapide, une manœuvre comme celle que nous venons de décrire n'aurait même pas pu être tentée, car pendant le temps qu'ont mis nos batteries pour trotter de Gränichen à leur position, au saillant des bois, elles auraient été plusieurs fois anéanties, grâce non seulement à la rapidité du tir, mais encore à la faculté que possèdent les pièces nouvelles de modifier continuellement la direction du feu même sans recourir à un nouveau pointage. Ceci soit dit pour attirer notre attention sur un des principaux avantages du matériel à tir rapide, qui est celui d'interdire à l'adversaire de manœuvrer sur un terrain découvert avant de se mettre en batterie, sous peine d'éprouver des pertes autrement cruelles que celles qu'il subirait avec un matériel tel que celui dont nous sommes encore dotés.

### **Manœuvre du 15 septembre.**

Le IV<sup>e</sup> corps, formant l'aile gauche d'une armée rouge, avait comme mission de marcher des environs d'Aarau sur Wettingen. La division de manœuvre (corps blanc) qui lui était opposée et qui passait la nuit du 14 au 15 septembre aux environs de Dietikon devait, d'autre part, marcher sur la Reuss et empêcher l'ennemi de franchir cette rivière. Ce passage de la Reuss était donc le premier but à atteindre, et le corps rouge l'atteignait à Mellingen avant son adversaire, grâce en partie à un bataillon d'avant-garde chargé sur voitures et suivi d'un groupe d'artillerie divisionnaire qui franchissait le pont de Mellingen avant que ce point pût être atteint par l'avant-

garde blanche. L'avant-garde rouge avait à peine franchi la rivière qu'elle se heurtait aux premières troupes de l'adversaire qui débouchaient à travers les bois par la route de Nieder-Rohrdorf à Mellingen. Un combat très vif s'engagea aussitôt à la lisière des bois qui dominant la rivière à droite et à gauche de cette route, et l'une des batteries de l'avant-garde rouge reçut l'ordre de prendre position pour soutenir à tout prix son infanterie ; ordre plus facile à donner qu'à exécuter, car cette batterie dut s'établir sur une petite crête au bord du plateau qui domine la rivière, position étroite et sans champ de tir étendu, puisqu'à 300 mètres environ en face d'elle s'étendait la lisière du bois qui fut bientôt bordée par un régiment d'infanterie blanche. Cette position était intenable et dut très vite être évacuée ; la batterie mise hors de combat dut aller rejoindre les autres batteries du même régiment qui avait également passé la Reuss et cherchaient en vain une position sur la rive droite en errant sur la terrasse qui borde immédiatement la rivière. Cette situation critique prit fin par l'arrivée de nombreux renforts et grâce à l'appui des batteries du 4<sup>e</sup> régiment qui se mirent en position sur la rive gauche. Le corps rouge put enfin se faire jour et l'artillerie du 8<sup>e</sup> régiment, traversant la bande boisée qui sépare Nieder-Rohrdorf de Mellingen, prit position à droite et à gauche de la route, à la lisière des bois, front contre les hauteurs de Staretswyl et de Nieder-Rohrdorf, occupées par l'artillerie ennemie. Elle effectua ce mouvement en débouchant par la route, puis en faisant une marche de flanc pour se mettre en batterie. Mouvement très osé, car il s'opérait, non seulement sous le feu de l'artillerie, mais encore sous celui de l'infanterie ennemie occupant la lisière du bois entre Fislisbach et Nieder-Rohrdorf, à moins de 800 mètres.

Le gros du corps rouge passait entre temps la Reuss sur le pont ordinaire et un pont de bateaux, et toute son artillerie pouvait bientôt être en ligne, le 8<sup>e</sup> régiment et un groupe du 4<sup>e</sup> dans la position que nous venons d'indiquer, front au nord-est, tandis que les six batteries du 12<sup>e</sup> régiment et un groupe du 4<sup>e</sup> se plaçant presque en équerre sur le large mamelon situé au sud-ouest de Fislisbach, enfilèrent dans sa longueur le versant des hauteurs de Staretswyl qui descend vers la Reuss. La division de manœuvre commença alors sa retraite dans la direction de Bellikon, poursuivie avec vigueur par l'infanterie rouge. L'artillerie rouge, par contre, restant dans ses positions,



se borna à accompagner la poursuite de son feu, bientôt rendu inefficace par la distance toujours croissante. Peu après midi, on la vit gagner ses cantonnements, alors que la poursuite continuait de la part des autres troupes.

Les observations que suggère cette journée nous paraissent résulter du seul exposé de la situation. L'artillerie, au début, a montré une ardeur à avancer qui nous a paru souvent excessive et l'a conduite à des situations anormales. A la fin de la journée, par contre, elle a fait preuve d'apathie, négligeant de suivre et d'appuyer son infanterie dans son mouvement en avant.

Le terrain se prêtait peu, il est vrai, à un grand déploiement d'artillerie, une fois les deux villages de Rohrdorf franchis; mais quelques batteries out au moins eussent dû suivre l'infanterie afin de la soutenir et de l'appuyer dans le cas d'un retour offensif du corps blanc, retour qui, fort heureusement, ne s'est pas produit; sinon l'absence de toute artillerie se serait fait durement sentir du côté rouge.

### **Manœuvre du 16 septembre.**

La division de manœuvre avait occupé une position défensive sur les contreforts de l'Uetliberg, autour d'Uetikon. Le IV<sup>e</sup> corps, poursuivant son avantage de la veille, chercha à l'en déloger pour marcher sur Zurich.

Nous ne voulons pas allonger cette étude et nous nous bornerons à relever deux faits intéressants de cette journée.

Le terrain qu'avait à parcourir la VIII<sup>e</sup> division, formant l'aile droite du corps rouge, est très accidenté, couvert de forêts, coupé de profonds ravins, l'orientation y est difficile. Aussi s'explique-t-on, dans une certaine mesure, la mésaventure survenue à l'un des régiments d'artillerie attaché à cette aile droite qui s'est engagé dans un chemin sans issue et a dû, après avoir constaté son erreur, désembrer pour faire demi-tour dans la forêt. Conséquence : un long retard dans l'arrivée en position. Morale : dans un terrain semblable, avoir soin de faire reconnaître les chemins d'accès et cela sous peine d'accidents dont les conséquences peuvent être très graves.

A signaler aussi un second fait qui n'est peut-être pas sans quelque corrélation avec le premier : c'est la lenteur mise par les batteries qui occupaient le Hafenerberg à suivre l'attaque générale de l'infanterie sur Uetikon. Sur la hauteur du Hafenerberg il y avait, sauf erreur, dix batteries; un groupe de l'artillerie de corps en a été détaché sur la fin de la manœuvre

pour aller prendre position au nord de Birmenstorf. Mais ce mouvement a été fait tardivement et les premiers coups de canon n'ont retenti sur cette position qu'au moment où le signal de fin de manœuvre se faisait entendre; exécuté plus tôt, ce mouvement eût donné à l'attaque de l'infanterie de la VIII<sup>e</sup> division un appui qui lui manquait.

\*  
\* \* \*

Si nous résumons les impressions que nous laissent ces jours de manœuvres, nous dirons que le reproche souvent adressé à l'artillerie de rester trop en arrière et de manquer d'esprit offensif ne saurait plus lui être fait d'une manière générale. Le temps n'est plus où l'on accusait volontiers les artilleurs de se considérer comme appartenant à une spécialité et d'agir à part des autres armes. L'artilleur est maintenant toujours disposé à coopérer dans la mesure de ses forces à l'action de ces dernières, et il cherche à le faire. Ce n'est pas toujours sa faute si quelquefois sa coopération n'est pas ce qu'elle devrait être. Trop souvent encore il est incomplètement orienté sur les intentions des états-majors et réduit à solliciter des renseignements sur la situation générale qu'il ne peut toujours deviner, et qu'il ne dépend pas de lui de recevoir en temps utile s'ils ne lui sont pas transmis spontanément. C'est à ce défaut de liaison, dont les chefs de l'artillerie ne sont pas exclusivement responsables, qu'est dû ce manque de coordination entre les mouvements de l'artillerie et ceux de l'infanterie que nous avons plusieurs fois relevé. Ces mouvements, poussés trop tôt ou trop avant, cette immobilité quand il faudrait avancer, sont, nous le croyons, dus surtout à ce défaut de liaison intime entre l'artillerie et le haut commandement.

Terminons en disant que nous avons applaudi aux conclusions auxquelles est arrivé M. le conseiller fédéral inspecteur des manœuvres, lorsqu'il a déclaré que l'expérience faite de supprimer les cours préparatoires ne devait pas être renouvelée. L'artillerie, plus encore peut-être que les autres armes, a besoin de ces cours. Si nous avions voulu entrer dans les détails, nous aurions pu, par des exemples, faire toucher du doigt bien des déficits dus au fait que la troupe n'a pas été remise pendant quelques jours à l'instruction de détail sur les places d'armes.

E. PICOT, lieut.-col.

